

Préface

“ Comment peut-on être Persan ? ” se demandait Montesquieu. Comment peut-on être Albanais ou plutôt Albanaise, et en plus, en Suisse. Telle est la question qu’on peut poser à Bessa Myftiu, Albanaise de naissance et enseignante à l’Université de Genève et qui se pose à cette auteur(e) (comme l’écrivent les Québécois) et à cette pédagogue née. Elle y répond avec humour, vivacité et tendresse dans ces récits d’éducation où elle parle d’elle-même, de son père, d’une “ putain ” (ou du moins d’une fille considérée telle quelle) d’une enfant abandonnée, d’un soi-disant “ traître ”, d’une toxicomane, d’un professeur, de l’amour des livres, d’un ami ministre, de sa mère et de tant d’autres.

Pour quelle raison a-t-elle nommé ces récits, cursifs, aussi bien écrits que ceux d’une Dorothy Parker (mais avec moins d’ironie) ou ceux d’un Raymond Carter (mais moins désespérés et plus toniques) qui, à chaque fois, remuent profondément le lecteur “ sans avoir mine d’y toucher ”, “ récits d’éducation ” ?

C’est - et on s’en aperçoit très vite - parce qu’il ne s’agit pas seulement, dans ces véritables nouvelles, de pédagogie ou de transmission et d’appropriation d’un savoir mais d’éducation au sens le plus noble du terme, que lui ont donné les Allemands et Goethe en particulier dans leurs “ Bildungsroman ” (romans d’apprentissage), de “ formation ” de l’individu tout au cours de sa vie. Formation réussie qui se joue du temps - sa mère publie ses premiers contes à soixante-dix ans, son père se met à l’ordinateur, malgré son âge avancé -, du langage (une Albanaise se met à écrire aussi bien qu’une francophone et devient un bon professeur de français d’une Japonaise d’abord, de nombreuses Japonaises ensuite, de Brésiliennes, Nigériennes, Roumaines, etc.) - de l’opposition habituelle entre intelligence et arriération (comme dans le récit “ L’arriéré ”) ou entre raison et sentiments (tous les contes s’inscrivent contre une telle opposition)- des frontières politiques (Edouard est considéré comme un traître dans l’Albanie marxiste-léniniste pour avoir voulu connaître l’Occident).

Formation réussie parfois (Eva réussit à reprendre ses études après avoir tout bravé), totalement ratée d’autres fois (Tania décide de revivre en prenant volontairement une overdose d’héroïne). Certains récits sont plus attachants que d’autres mais tous sont traversés par “ le

fleuve tumultueux de la vie ” (G. Simmel) et nous confrontent au véritable parcours du combattant qui attendent ceux (et surtout celles, car Bessa Myftiu parle surtout des femmes, ses sœurs qu’elle connaît si bien) qui sont capables d’exprimer leurs désirs et d’être le plus possible maître de leur destin.

Ce ne sont pas des femmes ou des hommes en général dont nous entretient l’auteur. Ce sont essentiellement des Albanaises et des Albanais. Elle sait rendre proches des personnes qui ne ressemblent guère à celles qu’on rencontre le plus souvent en Europe occidentale. Elles ont toutes des caractères bien trempés, elles se révoltent, elles crient, elles ne renoncent jamais. En même temps se dégage de ces portraits une infinie douceur. On croie rencontrer une sorcière et on trouve une fée. Ou plus exactement la sorcière est une fée, la fée est une sorcière. Ces personnes ressemblent, à la fois, à des hystériques et à des femmes fortes, à des femmes en danger et à des femmes remplies de sagesse. Elles vivent de leurs contradictions et c’est en cela qu’elles parlent à chacun de nous, nous faisant remarquer nos manques, nos faiblesses et suscitant notre désir de vie.

En définitive, ces personnes qui nous semblent, au début, si étranges, nous deviennent progressivement familières. Et le plus remarquable, c’est qu’elles ne font rien pour cela. En fait, le lecteur se transforme, s’éduque, en écoutant ces récits d’éducation.

Il se rend compte que ces Albanais et ces Albanaises, si loin des Suisses qui n’aiment rien tant que la propreté et la mesure en toute chose (du moins dans la vision stéréotypée que les Suisses veulent donner aux autres) ou des Français qui se veulent cartésiens et qui déniaient le rôle des passions dans leur vie, qui ont l’air si rugueux, si bizarres sont des semblables qui vivent les mêmes passions, les mêmes émotions, qui se posent les mêmes questions que lui.

Il se demande comment l’auteur(e), un peu sorcière, a réussi à si bien l’amadouer, à le rendre si réceptif à ce qu’elle raconte au point qu’il a le sentiment curieux de l’entendre depuis longtemps, de la connaître depuis la nuit des temps.

S’il se met à réfléchir un peu, à rêver beaucoup, il s’aperçoit qu’elle a su le prendre en l’endroit même où il était le plus sensible : son amour de la langue française, des livres, des

beaux contes qui même quand ils se terminent mal le rendent heureux car il a été transporté un temps dans un univers à la fois lointain et proche.

Bessa Myftiu a su nous “ apprivoiser ” (terme qu’elle utilise) comme elle a apprivoisé son professeur en voulant elle, albanaise, écrire un français impeccable, devenir pédagogue et en même temps conserver en elle cet élément d’exotisme qui a toujours ravi les lecteurs francophones.

Elle a su demeurer Albanaise, elle n’a rien renié de ses origines et en même temps elle a fait l’effort de devenir une véritable francophone, elle écrit un français délié, riche, évocateur, et elle s’est intégrée dans la société helvétique.

Comment peut-on être Albanaise en Suisse ? Elle nous donne la recette : faites comme moi. C’est-à-dire confrontez vous aux difficultés, à la rage d’apprendre et de ne réussir qu’à moitié, aux contradictions qui vous animent, à votre besoin d’être reconnu sans devenir conformiste. Ayez du courage (“ cet avatar des Balkans ” écrit-elle) et si vous n’y arrivez pas d’emblée, persévérez (comme sa mère qui publie un premier livre à l’âge où la plupart des individus n’ont plus d’ambitions). Et puis même si vous persévérez, sachez que la réussite n’est pas toujours au bout du chemin, que la Roche Tarpéienne vous réclame. Et pour que vous ne soyez pas trop envieux de sa réussite, elle vous raconte sa déconvenue et son désarroi quand elle a publié son premier livre après un subterfuge que je laisse découvrir au lecteur. Ecoutez la : “ J’ai découvert Paris, construite exprès pour accueillir mon roman, un photographe vagabond m’a suivie jusqu’à l’hôtel, afin d’être le premier à posséder les images de la future célébrité. Des journalistes ont été prévenus : le comité de lecture pensait que mon roman deviendrait un best-seller. Mais ce pronostic s’est révélé faux. Après quelques articles dans les journaux, mon livre est tombé dans l’oubli. ”

Le lecteur comprend alors que la recette n’en est pas une. Certes, elle nous indique la voie à suivre mais celle-ci est rocailleuse et pleine d’épines. Bessa Myftiu a du lutter toujours pour continuer à s’éduquer, à se former, à se transformer et à écrire en espérant que des lecteurs nombreux et avisés viendront à sa rencontre. “ Rien n’est jamais acquis à l’homme ” écrivait Aragon. L’auteur(e) de ce livre confirmerait ce propos. C’est chaque jour qu’une

Albanaise et que d'ailleurs tout être humain doit faire face à son destin. N'oublions pas, de plus, que la difficulté est encore plus grande pour une étrangère qui doit, simultanément, s'adapter et rester elle-même.

Son discours est clair. Ayez de la vaillance et peut-être la vie vous sourira. En tout cas, elle sourit dans les pages que vous allez lire, qui ne cachent pas pourtant les larmes et la mort psychique et physique toujours présentes.

Personne n'a jamais fini d'être Persan, Albanais, Suisse, Français. Personne n'a jamais fini de s'éduquer. Écoutons le beau chant qui se dégage de ce livre auquel je souhaite le plus de lecteurs possible.

Eugène Enriquez